

## **LA REINE**

Puisque je parle de photos, voici encore une occasion de faire de belles photos. Notre maison étant située à l'entrée est de la ville, beaucoup de clients du marché passaient devant chez nous pour se rendre au marché, au centre de la ville. Au retour, il arrivait que l'une ou l'autre vendeuse s'arrête chez nous pour boire un peu d'eau fraîche. C'est ainsi qu'un jour les jeunes vendeuses du village voisin d'environ 3 kilomètres, m'ont demandé : « emmène-nous au village avec ta voiture, tu verras, il y a une jolie fête chez nous. » Nous sommes allés et j'ai vu. On avait « lavé », c'est-à-dire initié une jeune fille. Elle était assise dans sa cour familiale, les vieilles étaient entrain de la parer. Torse nu, le buste frotté d'huile et de jaune d'oeuf, ornée de colliers et de bracelets d'or, un cache-sexe immaculé entre les jambes, elle était splendide. A ses pieds, des cuvettes remplies de pagnes qui lui avaient été prêtés pour quelques jours. Pendant huit jours, elle ne travaillerait pas mais se promènerait dans le villages avec ses compagnes en chantant. Après huit jours, elle laverait tout et rendrait à leurs propriétaires tout ce qu'ils lui avaient prêté pour se faire belle.



Chaque fois qu'une fille était ainsi « lavée », on venait me prévenir et j'allais donner un petit cadeau et prendre quelques images.

A Bocanda, les fillettes jouaient souvent à imiter leurs grandes sœurs : le dimanche après-midi, une ou plusieurs se paraient comme les filles lavées et circulaient dans la ville en dansant et en chantant : *la reine, lapi lapi ô la reine...*

La jeune fille « lavée » est appelée en baoulé « atonvlè ». C'est chez les baoulés la seule cérémonie traditionnelle d'initiation. Les divers rites marquent le passage à l'âge adulte, l'entrée dans une vie nouvelle. Désormais, la jeune fille peut légitimement répondre aux avances des garçons. Tomber enceinte avant ce lavage serait une malédiction. Les fillettes disent simplement « la reine », cette démonstration de beauté les impressionne beaucoup.

## **AVEC LES AUTRES CROYANTS**

Les protestants étaient assez nombreux, surtout à Bocanda-ville et dans quelques villages : Kouassi Kouassikro, Kpandan, Kouadiokro, Assa Kokokro, Fondi... L'entente était bonne. On peut même dire qu'elle est allée en s'améliorant : de plus en plus, catholiques et protestants s'entraidaient, notamment pour les fêtes et les funérailles. L'apparition de nouveaux

cantiques bien ancrés dans la tradition amenait les protestants à inviter les catholiques pour donner du relief à leurs fêtes.

Le Pasteur américain David Arnold est resté très longtemps à Bocanda. Je crois même que les Pasteurs se sont installés avant les Pères. On ne le voyait guère en dehors des fêtes officielles. Par contre ses garçons venaient souvent sur le terrain de la mission avec leur carabine à air comprimé pour chasser les pigeons verts : il y avait sur notre terrain un arbre dont les petits fruits rouges les attiraient de façon irrésistible, pour leur grand malheur. Le Pasteur David était lui-même un grand chasseur. Il avait tous les permis, il chassait le gros gibier avec Land Rover et treuil, surtout dans la savane de l'autre côté du Nzi.

Près de lui, il y a eu longtemps le Pasteur Chadrac, un baoulé originaire d'Abéanou. Il avait une vieille 2 CV aussi pourrie que les nôtres et venait souvent chez nous pour chercher une pièce ou l'autre sur nos carcasses mises au rebut.

Après lui, il y a eu le Pasteur Lazare, originaire de Fondi. Il venait toujours nous saluer au moment des sessions de catéchistes : il en connaissait un certain nombre qu'il rencontrait dans ses tournées. Quelquefois même il donnait un peu d'argent pour payer le *bangui* (vin de palme) aux catéchistes, ce qui montre qu'il n'était pas sectaire, car bien des Pasteurs interdisent totalement l'alcool à leurs fidèles.

Les protestants étaient beaucoup aidés par la radio ELWA émettant du Liberia. A l'époque, les radios libres n'existaient pas en Côte d'Ivoire. Les pasteurs préparaient leurs programmes en Côte d'Ivoire et les envoyaient au Liberia, pays plus libéral, pour les diffuser. Ainsi, chaque soir, on pouvait suivre des émissions en baoulé, souvent très intéressantes. Les commentaires bibliques ou les réponses aux questions du Pasteur Sui Aser étaient remarquables. Les catéchèses aux enfants, du Pasteur André, étaient très vivantes. Tout n'était pas parfait, comme partout, il y avait aussi de temps en temps des choses ennuyeuses. Cette même radio avait un grand impact sur les baoulés émigrés dans les plantations de l'Ouest. Pour beaucoup, c'était le premier contact avec une Eglise.

Puis, lorsque la guerre a éclaté au Liberia, la radio a été saccagée et s'est tue.

Les Harristes se rencontraient dans quelques villages.

A Konan Ndrikro, juste avant mon arrivée, une grande partie de la communauté catholique avait passé au Harrisme à la suite d'un infirme que l'Eglise catholique n'avait pas pu guérir (le Harrisme non plus d'ailleurs) : ils étaient venus solennellement rendre leurs carnets de baptême au « vieux ».

A Nangokro (près des rails, non loin de Ndo Kouassikro), ils avaient une grande église en dur. On passait devant en arrivant au milieu du village. Et ça faisait mal, car les catholiques n'arrivaient jamais à construire que des paillotes qui ne duraient que quelques mois.

Les Harristes avaient un haut lieu à Saaguikro, au nord de Kouassi Kouassikro. Le Père Martel y avait fait une tournée au début de sa présence à Bocanda. Il avait été bien accueilli, avait baptisé un tas d'enfants, mais il n'y avait eu aucune suite.

Avec les animistes, il y avait eu de grandes empoignades dans la région de Bengassou, aux environs de 1950, au temps du chef redouté Koliabo. « Monsieur Noël », prêchant dans la région, avait été molesté. Des années plus tard, il racontait son « martyre » avec force détails édifiants. Pour être plus fidèle à la vérité, il faut dire que notre vaillant prédicateur avait été souvent un peu violent pour arracher et brûler les fétiches, et les coups qu'il avait reçus n'étaient pas toujours immérités !



Depuis, les relations étaient pacifiques, avec de temps en temps quelques énervements, quelques palabres qui ressurgissaient.

On accusait les chrétiennes de gêner le chemin du Nzi en allant puiser de l'eau le mercredi. En fin de saison sèche, quand la pluie tardait trop à venir, le chef du village décrétait une cotisation générale pour offrir un sacrifice. Les chrétiens n'étaient pas d'accord. Ou bien les païens faisaient sortir sans prévenir un fétiche interdit aux femmes.

Généralement, les palabres se réglaient sur place au niveau des chefs. Mais quelquefois, il a fallu venir chez le Secrétaire du Parti. Au début, c'était Monsieur SAMBA TRAORE, un métis dioula-baoulé très droit qui soutenait presque toujours les chrétiens s'il n'y avait pas eu d'insultes ou de provocations. Ses arguments étaient la liberté religieuse et la nécessité de ne pas multiplier les jours chômés et les interdits, pour que le pays puisse travailler et se développer selon les consignes du Président et du Parti.

Plus sournois, il y avait ceux qui faisaient sortir le fétiche interdit aux femmes les soirs de catéchisme. Cela s'est produit assez souvent à Assika Nziblékro. Cela est arrivé aussi à Kouassi Kouassikro. Durant une période, j'y allais régulièrement passer la nuit et faire le catéchisme le soir aux écoliers. Plusieurs fois, les païens avaient fait sortir le fétiche sans raison spéciale juste avant l'heure du catéchisme. Le sous-préfet, dont les filles venaient au catéchisme, les voyant revenir en courant plus tôt que prévu et apeurées, avait fait son enquête. Il avait constaté la mauvaise foi des féticheurs, et il était intervenu pour tancer les provocateurs.

Les musulmans, assez nombreux en ville – toute ville n'a-t-elle pas son « dioulakro », *quartier dioula* ?- étaient fort peu nombreux dans les villages. Cependant, au moment de mon arrivée, une affaire faisait grand bruit. Il y avait auprès du village d'Aérokro – à une douzaine de km de Bocanda – un petit campement de dioulas. Le jeune catéchiste du village – André, je crois – était devenu musulman et s'était installé au campement avec les dioulas, abandonnant sa communauté. Il disait que les chrétiens ne savaient pas prier et que c'est pour cela qu'il était parti. C'était un jeune homme très estimé du vieux et des Sœurs qui allaient souvent au village. Ils avaient tenté vainement de le raisonner, et sa défection les avait beaucoup peïnés.